

Cependant Floriano a été aperçu d'une autre femme, Phédre, ne me disais je n'ai pas cavalier arrivé du matin même; bientôt l'amour aussi s'en mêle; mais il est impossible de tirer du jeune homme deux mots qui aient le sens commun.

FLORIANO. Avez-vous trouvé par ici quelque chose que j'ai perdu ?

PHÉDRE. Et moi, ne me vois-tu pas, moi qui marche en poitrine par ici ?

FLORIANO. Sœur, si vous marchez en peine votre gloire en est un certain; moi ce que j'ai perdu; je vous ferai cadeau d'un fromage !

PHÉDRE. Plut à Dieu que je pusse savoir aussi bien où tu as perdu l'esprit, je te le rapporterais.

FLORIANO. Faites-le, pour le cadeau, ô friande jeune fille; vous êtes la plus jolie et je vous dirai mes secrets.

PHÉDRE. Celle que tu as aimée était-elle moins belle que moi ?

FLORIANO. Ses dents et ses genives sont de la neige et du ciment, je l'aime encore; je ne mens pas, car elle est de même naissance que moi, et elle meurt du mal qui me tue.

PHÉDRE. En effet, c'est pour elle, fou que tu es, que tu as perdu la raison !

FLORIANO. Quand par hasard je perds l'esprit, je suis fort discret à ce sujet, mais ce n'est pas là ce que je cherche, c'est autre chose que j'ai perdu. Ma foi, c'est bien employé le temps que tout perdus quand on a perdu le sens. Voyez-vous ces haillons que je porte ? Eh bien, j'ai perdu...

PHÉDRE. Quel donc sur ma vie ?

FLORIANO. Une bourrique avec sa toque à volants !

Impossible à Phédre d'en tirer autre chose. Elle se résout, pour être plus sûre auprès de lui, à faire la folle également; sa suivante Lisa, éprise à son tour de Floriano, contrefait également l'insensé. Floriano est placé entre trois femmes qui le disent, mais c'est Eriphile, l'abandonnée, qu'il préfère et il lui confie son secret. Celle-ci est surprise par Phédre au moment où elle reçoit un baiser de son amant, et la nièce du directeur tombe aussitôt dans un tel état d'égarément que, pour la calmer, le médecin de l'hôpital ordonne un mariage feint entre elle et Floriano. Affaire conclue; Phédre redevient tranquille; mais Eriphile, trompée par les préparatifs de la cérémonie qu'elle croit vraie, s'enfuit de l'hôpital.

Pendant tout ce temps, Floriano a couru quelques dangers; la justice le fait chercher jusque dans la maison des fous, et un archer est survenu, le portrait d'un meurtrier à la main, inspectant chaque pensionnaire. Floriano en est quitte pour se teindre en noir : « Vous comprenez, dit-il, je joue aux échecs, parce que c'est un jeu très-utile. Un roi, avec deux mille pièces, me poursuit, moi qui ne suis qu'un pauvre cavalier, jusqu'à ce qu'il ait assouvi ses vengeances dans mon malheur. Il a envoyé ici son fou, qui, par un subtil échec, essaye de me faire mourir. Moi, de pièce blanche que j'étais, je me suis changé en pièce noire. » Ce danger passé, il en survient un autre. Les fous de Valence, suivant l'usage, demandent l'annulation de la porte de l'hôpital. Survient un riche cavalier portugais, qui, en distribuant ses générosités, s'informe de la folie de chacun. On lui raconte en riant le faux mariage de Floriano avec la fille du gouverneur, devenu tout d'un coup pour lui, et il se fait connaître ce curieux personnage. Mais aussitôt Eriphile, revenue près de son amant qu'elle ne peut quitter, s'écrie qu'elle n'a jamais été folle, Floriano non plus; qu'il s'est réhabilité en ayant vu tuer le prince royal. Étouffement du riche Portugais. — C'est moi le prince royal, s'écrie-t-il. On s'explique, et il se trouve que Floriano n'a tué qu'un page qui avait revêtu les habits du prince pour courir l'aventure. Le faux mariage avec Phédre est dissous et le héros de cette équipée épouse Eriphile.

Il y a, dans cette pièce, que M. Damas-Hinard n'a pas traduit dans son *Choix des œuvres de Lope de Vega*, de l'intrigue et du mouvement pour deux ou trois comédies. La plupart des scènes sont d'une originalité de dialogue inimitable. Le libraire Baudry en a donné le texte dans le tome II de *Tesoro del Teatro español* (5 vol. in-8°).

Felle (Flore) (La), sous-titre du *Marriage de Figaro*, comédie de Beaumarchais. V. MARIAGES.

Felle (La), paroles de M. Foret de Morvan, musique d'Albert Grisar. Il se rencontre peu de romances aussi passionnées et d'un accent aussi vrai que cette belle inspiration, qui fit briller tout à coup le nom de Grisar au grand soleil de la renommée. Nourrit la poésie dans les salons et les concerts; puis Mme Malibran et Mme de Sparre (Mlle Naldi) se comparèrent et la popularisèrent dans toute l'Europe. Malgré quelques expressions malvenues ou baroques, malgré la singularité des vers bleus, pour donner, sans doute, plus de vérité à son personnage, les paroles ont jurent Fouchault avec une mélodie. En résumé, la composition de Grisar est un chef-d'œuvre.

1re STROPHES.

Tra la la la!

ne pen-sai qu'à lui!

Tra la la la! Quel est donc cet air?

Tra la la la!

Ar - thur! Ar - thur!

DEUXIÈME STROPHE.

Tra la la la! Tra la la la! D'où me viennent ces sons? Ah! oui, je me sou-

viens! l'or-ches-tre harmo-ni-eux,

Pré - lu - dai-t vi - ve - ment

par ses ac-cords joy - eux!

TROISIÈME STROPHE.

Tra la la la! Tra la la la! Que ces sons me font mal! Ah! oui, je m'en souviens! Je suis heureux un mois. Et depuis ce moment je soupire toujours!

Cette nuit... écoutant la pature... et la danse... Qu'il était à ses pieds, que sa bouche inondée. Lui jurait qu'il l'aimait... et ne m'aima jamais! Je sentis à ces mots ma tête se briser!

Un horrible tourment tortura tout mon être... Que j'ai pu pleurer... la pature... et la danse... Que je souffre, ô mon Dieu, rien qu'en pensant à lui!...

FOU s. m. (fou - lat. fagus, le même que le grec phélos, chêne; de la racine sanscrita dhig, manger. Le latin fagus désigne l'arbre aux châtaignes, considéré comme aliment). Bot. Ancien nom du hêtre usité encore dans certaines provinces.

FOUCAE s. f. (fou-a-se - du bas lat. focachus, cuit au foyer; de focus, foyer; d'ou foculus). Sorte de pain fait de fleur de farine, en forme de galette, et ordinairement cuit sous la cendre.

FOUCAIER s. m. (fou-a-sié - rad. foucaie). Celui qui fait ou vend des foucaies.

FOUCAJE s. m. (fou-a-je - du lat. focus, foyer). Anc. cout. Sorte de redevance qui, au certain temps, se payait par maison ou par feu. Le FOUCAJE était une espèce de taille exigée par chaque feu sur les biens roturiers. (Cateaub.)

FOUCAIS ou FOUEH, la Naverrais des anciens, ville de la basse Égypte, sur la rive droite du bras occidental du Nil, à 25 kilom. S.-E. de Rosette, en face du canal Mahmoudieh qui unit le Nil au port d'Alexandrie. Fabriques de toiles, maroquins, bonnets dits tarbouchs.

FOUAILLE s. f. (fou-a-llé; ll. mill.). Vénéral. Part que l'on fait aux chiens après la chasse au sanglier, et qu'on appelle courir dans la chasse du cerf.

FOUAILLÉ, ÉE (fou-a-llé; ll. mill.). Part. passé du v. Fouailler. Cheval FOUAILLÉ.

FOUAILLER v. a. ou tr. (fou-a-llé; ll. mill.). Fouetter à plusieurs reprises: Ce cochon ne fait que FOUAILLER ses chevauz. (Acad.)

FOUAILLER v. a. ou tr. (fou-a-llé; ll. mill.). Fouetter à plusieurs reprises: Ce cochon ne fait que FOUAILLER ses chevauz. (Acad.)

FOUAILLER v. a. ou tr. (fou-a-llé; ll. mill.). Fouetter à plusieurs reprises: Ce cochon ne fait que FOUAILLER ses chevauz. (Acad.)

FOUAILLER v. a. ou tr. (fou-a-llé; ll. mill.). Fouetter à plusieurs reprises: Ce cochon ne fait que FOUAILLER ses chevauz. (Acad.)

FOUAILLER v. a. ou tr. (fou-a-llé; ll. mill.). Fouetter à plusieurs reprises: Ce cochon ne fait que FOUAILLER ses chevauz. (Acad.)

FOUAILLER v. a. ou tr. (fou-a-llé; ll. mill.). Fouetter à plusieurs reprises: Ce cochon ne fait que FOUAILLER ses chevauz. (Acad.)

FOUAILLER v. a. ou tr. (fou-a-llé; ll. mill.). Fouetter à plusieurs reprises: Ce cochon ne fait que FOUAILLER ses chevauz. (Acad.)

FOUAILLER v. a. ou tr. (fou-a-llé; ll. mill.). Fouetter à plusieurs reprises: Ce cochon ne fait que FOUAILLER ses chevauz. (Acad.)

FOUAILLER v. a. ou tr. (fou-a-llé; ll. mill.). Fouetter à plusieurs reprises: Ce cochon ne fait que FOUAILLER ses chevauz. (Acad.)

FOUAILLER v. a. ou tr. (fou-a-llé; ll. mill.). Fouetter à plusieurs reprises: Ce cochon ne fait que FOUAILLER ses chevauz. (Acad.)

FOUAILLER v. a. ou tr. (fou-a-llé; ll. mill.). Fouetter à plusieurs reprises: Ce cochon ne fait que FOUAILLER ses chevauz. (Acad.)

souterrains, des sépultures, des poteries rouges en terre de Samos, des menies à broyer en poudingue, des monnaies des régnes d'Arrippos de Constantin, etc., découverts à Foucaumont, prouvent son antiquité. L'église, sans valeur architecturale, possède un autel élégamment sculpté. Les halles furent bâties, dit-on, par le prince de Dombes. A 1 kilom. de Foucaumont, se trouve le château de Foucaumont, l'antique abbaye de Foucaumont, fondée en 1130, détruite en 1791, dont il ne reste plus que le moulin, un pressoir, les écuries et la salle de billard, transformée en cellier.

FOUCAULT (Emile-Masséna-Victor), juriste français, né à Compiègne vers 1800. Il se fit recevoir licencié, puis docteur en droit (1824) à la Faculté de Poitiers, où depuis lors il est devenu professeur de droit administratif. M. Foucault a été nommé doyen de cette Faculté. On a de lui, outre des articles dans le recueil de la Société des sciences de l'Ouest, dont il est membre; *Poitiers et ses monuments* (1842, in-8°); *Éléments de droit public et administratif*, qui a eu de nombreuses éditions, et un *Traité de droit administratif* (1844).

FOUCAUD (Jean), littérateur et fabuliste français, né à Limoges en 1747, mort dans cette ville en 1818. Il était prêtre au moment de la révolution, et fut lui-même le héros dans sa ville natale la messe de la première fédération. Bientôt après, Foucaud abandonna l'état ecclésiastique, devint un des principaux orateurs de la Société des Amis de la Constitution, collabora au *Journal du département de la Haute-Vienne*, et fut successivement payeur des armées, juge de paix, professeur à l'École centrale de la Haute-Vienne, etc. C'est pendant sa durée, sur le point de mourir, l'évêque de Limoges se rendit auprès de lui pour le confesser. Foucaud s'y refusa et lui dit, en lui montrant son petit doge: « Voilà mon confesseur. » Le trait lui valut le surnom de *chien de lit*. L'église lui serait interdite, le moribond lui répondit: « Et moi, je vous interdix ma porte. » Foucaud finit néanmoins, dit-on, par se confesser, les finances du grand vicaire. On a de lui des *Chansons et pièces fugitives* en patois limousin et les *Fables de La Fontaine*, imitées et traduites en vers patois (Limoges, 1809, 2 vol. in-12). Ses poésies ont de la naïveté, les effets comiques, les effets burlesques, les quatre-vingts fables de La Fontaine qu'il a traduites sont une œuvre originale plutôt qu'une traduction.

FOUCAUD DE LARDIMALE (Louis, marquis de), célèbre constituant, né au château de Lardimale (Périgord) en 1755, mort en 1805. Il était officier de cavalerie lorsque ses compatriotes l'éurent député aux états généraux. Doué d'un caractère énergique jusqu'en éclat; d'un caractère vigoureux peu commune. Son langage était rude et violent. Un jour, les membres du côté gauche ayant demandé qu'il fut envoyé à l'abbaye avec son collègue Fauquier, s'écria en joignant le geste à la parole: « Il ne reste plus d'autre parti à prendre que de tomber à coups de sabre sur ces b...-là. » Il se faisait quelquefois pardonner ces habitudes peu parlementaires par des aperçus pleins de justesse, et Mirabeau disait de lui: « Je réduits plus son gros bon sens que l'esprit et l'éloquence de beaucoup d'autres membres du côté droit. »

FOUCAULT ou FOUCAUD, s. m. (fou-kaù). Ornith. Un des noms vulgaires de la petite berninelle.

FOUCAULT (Louis de), comte DAINONG, maréchal de France, né vers 1616, mort à Paris en 1659. Il servit avec distinction dans la marine, fit, en qualité de vice-amiral, les campagnes de 1640 à 1642, battit les Espagnols devant Cadix et sur les côtes de Catalogne, et devint successivement lieutenant général au gouvernement du Rouage (1648) et au gouvernement d'Anis et de La Rochelle. Pendant la Fronde, Foucault occupa le parti du prince de Condé et fut destitué de toutes ses charges; mais il fut, en 1653, sans paux avec la cour et reçut, la même année, le bâton de maréchal.

FOUCAULT (Nicolas-Joseph), administrateur et archéologue, né à Paris en 1643, mort en 1721. Il était fils d'un secrétaire du conseil d'Etat. Ses succès au barreau et la protection de Colbert lui valurent d'être nommé, fort jeune encore, procureur général aux requêtes de l'hôtel, avocat général au grand conseil et maître des requêtes. Nommé plus tard et successivement intendant de Montauban, de Pau, de Poitiers, et de Caen, Foucault fut, dans des circonstances difficiles, administrateur éclairé, habile et ferme. Dans toutes les généralités où il résida, il fit pratiquer des routes, construisit des ponts, des hôpitaux et des écoles. Esprit d'ordre et d'activité, il fut en même temps un archéologue distingué. Il cultiva les lettres, forma un cabinet de médailles et d'antiques, obtint la création d'une Académie des belles-lettres à Caen, découvrit près de cette ville l'ancienne cité des Viducasses, publia le traité des *Origines de la langue*, de Caste-neuve, etc. Ce fut dans son château de Ma-

gny, situé aux portes de Bayeux et devenu le rendez-vous des savants de toute la contrée, que Galland traduisit les *Mille et une nuits*. Grâce à ces ingénieux instruments, Foucault a pu établir des démonstrations nouvelles, directes et éclatantes du mouvement diurne de la terre.

En possession de méthodes d'investigation éprouvées et de puissants instruments, Foucault semblait ne considérer tant de travaux accomplis que comme une préparation à de nouvelles et plus hautes recherches. Il résolut de se consacrer tout entier à l'étude trop négligée de l'astronomie physique, de soumettre la constitution physique du soleil et des planètes à des observations plus complètes, soit en fixant leurs images sur la photographie, soit en étudiant directement leurs images agrandies projetées sur des écrans. Pour se livrer à ces expériences, il transforma en sidérolite le grand héliostat qu'il avait exécuté, le perfectionna de la façon la plus ingénieuse, et voulut installer ce bel instrument à l'Observatoire de Paris; mais M. Le Verrier, qui était alors le directeur de l'Observatoire, opposa à Foucault des difficultés de tout genre et un mauvais vouloir obstiné. Voyant, après deux années de tentatives infructueuses, qu'il ne pourrait rien obtenir, Foucault se décida à transporter son appareil et à faire ses nouvelles recherches dans cette maison de la rue d'Assas, où il avait exécuté ses admirables travaux sur la vitesse de la lumière, sur le régulateur à force centrifuge, sur la déviation apparente du plan d'oscillation du pendule et du plan de rotation du gyroscope, sur la taille du miroir et des objectifs chromatiques, où il avait établi que le pouvoir optique est proportionnel au carré du diamètre du grand objectif, haute importance pour la construction des appareils optiques. Foucault venait de terminer ses travaux d'installation, lorsqu'il fut arrêté, au mois de juillet 1847, des premiers symptômes de la paralysie, et dut transporter au commencement de l'année suivante.

Les grandes vérités, les méthodes fécondes, les puissants appareils qu'on doit à Léon Foucault ont été déclinés par les savantes recherches de ses élèves, Descazes, de Huyghens, des Young, des Fresnel, etc.

FOUCAUX (Philippe-Edouard), orientaliste français, né à Angers en 1811. A l'âge de vingt-sept ans, poussé par son goût pour les langues orientales, il se rendit à Paris, suivit les cours de saisi d'Égypte, de grec et d'arabe, et se consacra à l'étude de la langue tibétaine. Un des idiomes les plus difficiles de l'Asie. Ses progrès furent tels que, en 1842, il fut en état de faire à la Bibliothèque royale un cours de tibétain; le premier qui ait été fait dans notre pays. En 1852 et en 1857, Eugène Burnouf chargea M. Foucaux de le suppléer dans son enseignement tibétain; mais il mourut au Collège de France. Il est devenu, en 1852, titulaire de cette chaire. On lui doit plusieurs ouvrages, dont les principaux sont: *Grammaire de la langue tibétaine* (1859, in-8°); *Histoire de la langue tibétaine* (1862, in-8°); *Parabole de l'enfant égaré*, en sanscrit et en tibétain, avec traduction française (1854, in-4°); *Le Tesoro dei manuscritti* (1858, in-8°), choix de belles sentences tibétaines, avec texte et traduction française; *Onze épisodes du Mahabharata* (1861, in-8°), traduit en français; *Vikramorvasu*, drame en cinq actes de Kâlidâsa (1861, in-8°), etc.

FOU-CHAN ou **FOU-SCHAN**, bourg très-important de la Chine, dans la province de Kwang-Toung, sur une île formée par les bras du Si-Kiang, à 20 kilom. E. de Canton. Ce bourg, comme beaucoup d'autres du Céleste-Empire, serait en Europe une ville importante, car il renferme, dit-on, 200,000 hab. On y fabrique une immense quantité d'étoffes de soie et de coton, beaucoup d'articles en fer, en acier et en cuivre; il possède aussi des raffineries de sucre, des manufactures de tabac et autres. Comme dans la plupart des villes de la Chine, un grand nombre d'habitants vivent sur des bateaux amarrés le long du fleuve.

FOUCHE (Joseph), comte d'ONTANE, conventionnel montagnard, puis ministre de la police, né près de Nantes le 29 mai 1763, mort à Trieste le 25 décembre 1820. Il était fils d'un armateur, et le destin à la magistrature; mais la détermination de son tempérament fit renoncer à ce projet. Placé à neuf ans au collège des Oratoriens de Nantes, il fit de bonnes études; qu'il acheva à l'Université d'Orléans de Paris, et se voua définitivement à l'enseignement dans la savante congrégation. Il est faux, d'ailleurs, comme on l'a fait légèrement répéter; il n'a jamais été que professeur dans les maisons de l'Oratoire. Il enseigna successivement les mathématiques et la philosophie à Juilly, à Arras, et dans la commune de Robespierre, et enfin fut nommé, à l'âge de vingt-cinq ans,

liers effets observés à l'aide du gyroscope, appliqua le pendule trouvé par lui en 1852, et n'ont pas moins servi de base à la science. Grâce à ces ingénieux instruments, Foucault a pu établir des démonstrations nouvelles, directes et éclatantes du mouvement diurne de la terre.

En possession de méthodes d'investigation éprouvées et de puissants instruments, Foucault semblait ne considérer tant de travaux accomplis que comme une préparation à de nouvelles et plus hautes recherches. Il résolut de se consacrer tout entier à l'étude trop négligée de l'astronomie physique, de soumettre la constitution physique du soleil et des planètes à des observations plus complètes, soit en fixant leurs images sur la photographie, soit en étudiant directement leurs images agrandies projetées sur des écrans. Pour se livrer à ces expériences, il transforma en sidérolite le grand héliostat qu'il avait exécuté, le perfectionna de la façon la plus ingénieuse, et voulut installer ce bel instrument à l'Observatoire de Paris; mais M. Le Verrier, qui était alors le directeur de l'Observatoire, opposa à Foucault des difficultés de tout genre et un mauvais vouloir obstiné. Voyant, après deux années de tentatives infructueuses, qu'il ne pourrait rien obtenir, Foucault se décida à transporter son appareil et à faire ses nouvelles recherches dans cette maison de la rue d'Assas, où il avait exécuté ses admirables travaux sur la vitesse de la lumière, sur le régulateur à force centrifuge, sur la déviation apparente du plan d'oscillation du pendule et du plan de rotation du gyroscope, sur la taille du miroir et des objectifs chromatiques, où il avait établi que le pouvoir optique est proportionnel au carré du diamètre du grand objectif, haute importance pour la construction des appareils optiques. Foucault venait de terminer ses travaux d'installation, lorsqu'il fut arrêté, au mois de juillet 1847, des premiers symptômes de la paralysie, et dut transporter au commencement de l'année suivante.

Les grandes vérités, les méthodes fécondes, les puissants appareils qu'on doit à Léon Foucault ont été déclinés par les savantes recherches de ses élèves, Descazes, de Huyghens, des Young, des Fresnel, etc.

FOUCAUX (Philippe-Edouard), orientaliste français, né à Angers en 1811. A l'âge de vingt-sept ans, poussé par son goût pour les langues orientales, il se rendit à Paris, suivit les cours de saisi d'Égypte, de grec et d'arabe, et se consacra à l'étude de la langue tibétaine. Un des idiomes les plus difficiles de l'Asie. Ses progrès furent tels que, en 1842, il fut en état de faire à la Bibliothèque royale un cours de tibétain; le premier qui ait été fait dans notre pays. En 1852 et en 1857, Eugène Burnouf chargea M. Foucaux de le suppléer dans son enseignement tibétain; mais il mourut au Collège de France. Il est devenu, en 1852, titulaire de cette chaire. On lui doit plusieurs ouvrages, dont les principaux sont: *Grammaire de la langue tibétaine* (1859, in-8°); *Histoire de la langue tibétaine* (1862, in-8°); *Parabole de l'enfant égaré*, en sanscrit et en tibétain, avec traduction française (1854, in-4°); *Le Tesoro dei manuscritti* (1858, in-8°), choix de belles sentences tibétaines, avec texte et traduction française; *Onze épisodes du Mahabharata* (1861, in-8°), traduit en français; *Vikramorvasu*, drame en cinq actes de Kâlidâsa (1861, in-8°), etc.

FOU-CHAN ou **FOU-SCHAN**, bourg très-important de la Chine, dans la province de Kwang-Toung, sur une île formée par les bras du Si-Kiang, à 20 kilom. E. de Canton. Ce bourg, comme beaucoup d'autres du Céleste-Empire, serait en Europe une ville importante, car il renferme, dit-on, 200,000 hab. On y fabrique une immense quantité d'étoffes de soie et de coton, beaucoup d'articles en fer, en acier et en cuivre; il possède aussi des raffineries de sucre, des manufactures de tabac et autres. Comme dans la plupart des villes de la Chine, un grand nombre d'habitants vivent sur des bateaux amarrés le long du fleuve.

FOUCHE (Joseph), comte d'ONTANE, conventionnel montagnard, puis ministre de la police, né près de Nantes le 29 mai 1763, mort à Trieste le 25 décembre 1820. Il était fils d'un armateur, et le destin à la magistrature; mais la détermination de son tempérament fit renoncer à ce projet. Placé à neuf ans au collège des Oratoriens de Nantes, il fit de bonnes études; qu'il acheva à l'Université d'Orléans de Paris, et se voua définitivement à l'enseignement dans la savante congrégation. Il est faux, d'ailleurs, comme on l'a fait légèrement répéter; il n'a jamais été que professeur dans les maisons de l'Oratoire. Il enseigna successivement les mathématiques et la philosophie à Juilly, à Arras, et dans la commune de Robespierre, et enfin fut nommé, à l'âge de vingt-cinq ans,

préfet des études au collège des oratoriens de Nantes. Il s'occupait alors avec succès de sciences exactes; rempli de ses fonctions avec autant de zèle que de capacité, et il est constant qu'il laissa dans l'Oratoire les meilleurs souvenirs sous tous les rapports.

Il était déjà pénétré des idées et de la philosophie de la Révolution, et le commencement de la Révolution, l'abandonna sa chaire et la congrégation, et se maria à Nantes. Son intention était d'exercer la profession d'avocat, plus analogue à ses inclinations et à l'état de la société nouvelle.

Il se jeta dans le mouvement avec la fougue de son âge et de son tempérament, et fut l'un des fondateurs et le membre le plus actif et le plus influent de la Société populaire de Nantes.

Toutefois, malgré son enthousiasme révolutionnaire, il n'avait pas répudié le souvenir de la saine congrégation qui avait été son berceau, et, jusqu'en 1793, nous voyons des pièces de lui signées *Fouché de l'Oratoire*.

En 1792, il fut nommé député de la Loire-Inférieure à la Convention nationale. Il fit partie du comité d'instruction publique, où il rendit de notables services par sa haute compétence et ses capacités. Il retrouva à l'Assemblée Robespierre, avec qui il noua des relations assez étroites; mais la diversité de leurs caractères ne tarda pas à les diviser. Fouché ne se contenta pas de se défendre contre les notes de Robespierre, mais il se permit de lui adresser des lettres d'insultes; et ce fut à la suite de ces relations que Robespierre le désigna comme un des chefs du parti girondin. Fouché prit néanmoins sa place à la Montagne, prévoyant peut-être que là était la force et l'avenir; il vota la mort du roi sans appel ni sursis, et prononça le décret le plus pour sa conduite à Lyon que pour ses anciennes relations avec les dantonistes et ses attaches avec le parti hébertiste. Cependant, avec son caractère habituel, Fouché avait applaudi à la proscription de ces deux partis, comme il avait précédemment adhéré publiquement à celle des girondins.

Le jour de la fête de l'Être suprême (20 prairial an II - 8 juin 1794), il fut nommé député de la Montagne, et se rendit à Paris dans les premiers jours d'avril 1794 et reprit son siège à la Convention. Il subit quelques attaques de la part de Robespierre, mais il fut plus moins nommé président des Jacobins au commencement de juin. Néanmoins, il se sentait menacé par le puissant triumvir, qui finit par le faire exclure des Jacobins, ce qui équivalait presque à un arrêt de proscription. Robespierre le désigna même pour sa conduite à Lyon que pour ses anciennes relations avec les dantonistes et ses attaches avec le parti hébertiste. Cependant, avec son caractère habituel, Fouché avait applaudi à la proscription de ces deux partis, comme il avait précédemment adhéré publiquement à celle des girondins.

Le jour de la fête de l'Être suprême (20 prairial an II - 8 juin 1794), il fut nommé député de la Montagne, et se rendit à Paris dans les premiers jours d'avril 1794 et reprit son siège à la Convention. Il subit quelques attaques de la part de Robespierre, mais il fut plus moins nommé président des Jacobins au commencement de juin. Néanmoins, il se sentait menacé par le puissant triumvir, qui finit par le faire exclure des Jacobins, ce qui équivalait presque à un arrêt de proscription. Robespierre le désigna même pour sa conduite à Lyon que pour ses anciennes relations avec les dantonistes et ses attaches avec le parti hébertiste. Cependant, avec son caractère habituel, Fouché avait applaudi à la proscription de ces deux partis, comme il avait précédemment adhéré publiquement à celle des girondins.

Le jour de la fête de l'Être suprême (20 prairial an II - 8 juin 1794), il fut nommé député de la Montagne, et se rendit à Paris dans les premiers jours d'avril 1794 et reprit son siège à la Convention. Il subit quelques attaques de la part de Robespierre, mais il fut plus moins nommé président des Jacobins au commencement de juin. Néanmoins, il se sentait menacé par le puissant triumvir, qui finit par le faire exclure des Jacobins, ce qui équivalait presque à un arrêt de proscription. Robespierre le désigna même pour sa conduite à Lyon que pour ses anciennes relations avec les dantonistes et ses attaches avec le parti hébertiste. Cependant, avec son caractère habituel, Fouché avait applaudi à la proscription de ces deux partis, comme il avait précédemment adhéré publiquement à celle des girondins.

Le jour de la fête de l'Être suprême (20 prairial an II - 8 juin 1794), il fut nommé député de la Montagne, et se rendit à Paris dans les premiers jours d'avril 1794 et reprit son siège à la Convention. Il subit quelques attaques de la part de Robespierre, mais il fut plus moins nommé président des Jacobins au commencement de juin. Néanmoins, il se sentait menacé par le puissant triumvir, qui finit par le faire exclure des Jacobins, ce qui équivalait presque à un arrêt de proscription. Robespierre le désigna même pour sa conduite à Lyon que pour ses anciennes relations avec les dantonistes et ses attaches avec le parti hébertiste. Cependant, avec son caractère habituel, Fouché avait applaudi à la proscription de ces deux partis, comme il avait précédemment adhéré publiquement à celle des girondins.

Le jour de la fête de l'Être suprême (20 prairial an II - 8 juin 1794), il fut nommé député de la Montagne, et se rendit à Paris dans les premiers jours d'avril 1794 et reprit son siège à la Convention. Il subit quelques attaques de la part de Robespierre, mais il fut plus moins nommé président des Jacobins au commencement de juin. Néanmoins, il se sentait menacé par le puissant triumvir, qui finit par le faire exclure des Jacobins, ce qui équivalait presque à un arrêt de proscription. Robespierre le désigna même pour sa conduite à Lyon que pour ses anciennes relations avec les dantonistes et ses attaches avec le parti hébertiste. Cependant, avec son caractère habituel, Fouché avait applaudi à la proscription de ces deux partis, comme il avait précédemment adhéré publiquement à celle des girondins.

Le jour de la fête de l'Être suprême (20 prairial an II - 8 juin 1794), il fut nommé député de la Montagne, et se rendit à Paris dans les premiers jours d'avril 1794 et reprit son siège à la Convention. Il subit quelques attaques de la part de Robespierre, mais il fut plus moins nommé président des Jacobins au commencement de juin. Néanmoins, il se sentait menacé par le puissant triumvir, qui finit par le faire exclure des Jacobins, ce qui équivalait presque à un arrêt de proscription. Robespierre le désigna même pour sa conduite à Lyon que pour ses anciennes relations avec les dantonistes et ses attaches avec le parti hébertiste. Cependant, avec son caractère habituel, Fouché avait applaudi à la proscription de ces deux partis, comme il avait précédemment adhéré publiquement à celle des girondins.

Le jour de la fête de l'Être suprême (20 prairial an II - 8 juin 1794), il fut nommé député de la Montagne, et se rendit à Paris dans les premiers jours d'avril 1794 et reprit son siège à la Convention. Il subit quelques attaques de la part de Robespierre, mais il fut plus moins nommé président des Jacobins au commencement de juin. Néanmoins, il se sentait menacé par le puissant triumvir, qui finit par le faire exclure des Jacobins, ce qui équivalait presque à un arrêt de proscription. Robespierre le désigna même pour sa conduite à Lyon que pour ses anciennes relations avec les dantonistes et ses attaches avec le parti hébertiste. Cependant, avec son caractère habituel, Fouché avait applaudi à la proscription de ces deux partis, comme il avait précédemment adhéré publiquement à celle des girondins.

Le jour de la fête de l'Être suprême (20 prairial an II - 8 juin 1794), il fut nommé député de la Montagne, et se rendit à Paris dans les premiers jours d'avril 1794 et reprit son siège à la Convention. Il subit quelques attaques de la part de Robespierre, mais il fut plus moins nommé président des Jacobins au commencement de juin. Néanmoins, il se sentait menacé par le puissant triumvir, qui finit par le faire exclure des Jacobins, ce qui équivalait presque à un arrêt de proscription. Robespierre le désigna même pour sa conduite à Lyon que pour ses anciennes relations avec les dantonistes et ses attaches avec le parti hébertiste. Cependant, avec son caractère habituel, Fouché avait applaudi à la proscription de ces deux partis, comme il avait précédemment adhéré publiquement à celle des girondins.

Le jour de la fête de l'Être suprême (20 prairial an II - 8 juin 1794), il fut nommé député de la Montagne, et se rendit à Paris dans les premiers jours d'avril 1794 et reprit son siège à la Convention. Il subit quelques attaques de la part de Robespierre, mais il fut plus moins nommé président des Jacobins au commencement de juin. Néanmoins, il se sentait menacé par le puissant triumvir, qui finit par le faire exclure des Jacobins, ce qui équivalait presque à un arrêt de proscription. Robespierre le désigna même pour sa conduite à Lyon que pour ses anciennes relations avec les dantonistes et ses attaches avec le parti hébertiste. Cependant, avec son caractère habituel, Fouché avait applaudi à la proscription de ces deux partis, comme il avait précédemment adhéré publiquement à celle des girondins.

préfet des études au collège des oratoriens de Nantes. Il s'occupait alors avec succès de sciences exactes; rempli de ses fonctions avec autant de zèle que de capacité, et il est constant qu'il laissa dans l'Oratoire les meilleurs souvenirs sous tous les rapports.

Il était déjà pénétré des idées et de la philosophie de la Révolution, et le commencement de la Révolution, l'abandonna sa chaire et la congrégation, et se maria à Nantes. Son intention était d'exercer la profession d'avocat, plus analogue à ses inclinations et à l'état de la société nouvelle.

Il se jeta dans le mouvement avec la fougue de son âge et de son tempérament, et fut l'un des fondateurs et le membre le plus actif et le plus influent de la Société populaire de Nantes.

Toutefois, malgré son enthousiasme révolutionnaire, il n'avait pas répudié le souvenir de la saine congrégation qui avait été son berceau, et, jusqu'en 1793, nous voyons des pièces de lui signées *Fouché de l'Oratoire*.

En 1792, il fut nommé député de la Loire-Inférieure à la Convention nationale. Il fit partie du comité d'instruction publique, où il rendit de notables services par sa haute compétence et ses capacités. Il retrouva à l'Assemblée Robespierre, avec qui il noua des relations assez étroites; mais la diversité de leurs caractères ne tarda pas à les diviser. Fouché ne se contenta pas de se défendre contre les notes de Robespierre, mais il se permit de lui adresser des lettres d'insultes; et ce fut à la suite de ces relations que Robespierre le désigna comme un des chefs du parti girondin. Fouché prit néanmoins sa place à la Montagne, prévoyant peut-être que là était la force et l'avenir; il vota la mort du roi sans appel ni sursis, et prononça le décret le plus pour sa conduite à Lyon que pour ses anciennes relations avec les dantonistes et ses attaches avec le parti hébertiste. Cependant, avec son caractère habituel, Fouché avait applaudi à la proscription de ces deux partis, comme il avait précédemment adhéré publiquement à celle des girondins.

Le jour de la fête de l'Être suprême (20 prairial an II - 8 juin 1794), il fut nommé député de la Montagne, et se rendit à Paris dans les premiers jours d'avril 1794 et reprit son siège à la Convention. Il subit quelques attaques de la part de Robespierre, mais il fut plus moins nommé président des Jacobins au commencement de juin. Néanmoins, il se sentait menacé par le puissant triumvir, qui finit par le faire exclure des Jacobins, ce qui équivalait presque à un arrêt de proscription. Robespierre le désigna même pour sa conduite à Lyon que pour ses anciennes relations avec les dantonistes et ses attaches avec le parti hébertiste. Cependant, avec son caractère habituel, Fouché avait applaudi à la proscription de ces deux partis, comme il avait précédemment adhéré publiquement à celle des girondins.

Le jour de la fête de l'Être suprême (20 prairial an II - 8 juin 1794), il fut nommé député de la Montagne, et se rendit à Paris dans les premiers jours d'avril 1794 et reprit son siège à la Convention. Il subit quelques attaques de la part de Robespierre, mais il fut plus moins nommé président des Jacobins au commencement de juin. Néanmoins, il se sentait menacé par le puissant triumvir, qui finit par le faire exclure des Jacobins, ce qui équivalait presque à un arrêt de proscription. Robespierre le désigna même pour sa conduite à Lyon que pour ses anciennes relations avec les dantonistes et ses attaches avec le parti hébertiste. Cependant, avec son caractère habituel, Fouché avait applaudi à la proscription de ces deux partis, comme il avait précédemment adhéré publiquement à celle des girondins.

Le jour de la fête de l'Être suprême (20 prairial an II - 8 juin 1794), il fut nommé député de la Montagne, et se rendit à Paris dans les premiers jours d'avril 1794 et reprit son siège à la Convention. Il subit quelques attaques de la part de Robespierre, mais il fut plus moins nommé président des Jacobins au commencement de juin. Néanmoins, il se sentait menacé par le puissant triumvir, qui finit par le faire exclure des Jacobins, ce qui équivalait presque à un arrêt de proscription. Robespierre le désigna même pour sa conduite à Lyon que pour ses anciennes relations avec les dantonistes et ses attaches avec le parti hébertiste. Cependant, avec son caractère habituel, Fouché avait applaudi à la proscription de ces deux partis, comme il avait précédemment adhéré publiquement à celle des girondins.